

# Voix et chapitres

## Plaistow, le trio qui voyage au bout de l'inouï

Le groupe genevois sort son troisième disque, «Lacrimosa», une merveille à télécharger gratuitement ou à acheter en CD

Luca Sabbatini

Plaistow. Un quartier de Londres. Un titre de Square-pusher, figure mythique de l'electro underground made in UK: *Plaistow Flexout*. «J'ai trouvé que ça faisait un bon nom de groupe», se souvient Johann Bourquenez. A la fin de 2006, ce pianiste toulousain débarque à Genève. Il y rencontre le batteur Cyril Bondi, puis le bassiste Raphaël Ortis, deux habitués de la scène expérimentale. Ensemble, ils forment Plaistow, le trio le plus étrange, le plus irréductible, et sans doute le plus fascinant du moment.

Le commerce, l'effet de mode, les compromis, très peu pour eux. Le trio creuse son sillon dans un no man's land sonore qui évoque pêle-mêle les langages du post-rock et les tranches de la techno, le minimalisme de Steve Reich et les alchimies de l'electro, les ruminations de la drum'n'bass et le bruitisme de l'improvisation libre. Du post-jazz, qu'ils appellent ça. Manière de dire: après le jazz, cette chose à la fois si connue et si floue, nous ouvrons la porte de l'inconnu, nous voyageons jusqu'au bout de l'inouï.

### Cérémonial tragique

Ce n'est pas pour rien si le troisième album du trio s'intitule *Lacrimosa*, un titre emprunté à une partie du *Requiem*, la messe des morts latine. En deux instrumentaux d'une vingtaine de minutes chacun, organisés avec une logique implacable, viscérale, Plaistow déploie un cérémonial tragique d'une prodigieuse puissance d'évocation (*lire ci-contre*). Qui pleure-t-on, et pourquoi? Mystère. Ce qui est sûr, c'est que cette musique jusqu'au-boutiste irrite, bouleverse, fatigue ou hypnotise l'auditeur. Impossible de vaquer indifféremment à ses occupations en écoutant cette vague sonore impé-



### Vertige émotionnel

En deux titres d'une intensité folle, la messe est dite. Le premier, *Lacrimosa*, évolue lentement à travers le spectre harmonique entre répétitions hypnotiques et trémolos insistants, jusqu'à cette plainte déchirante, à 8 minutes 47 secondes, qui fait soudain basculer la musique dans une atmosphère de sourde inquiétude, de rage contenue, de vertige émotionnel. *Cube*, le deuxième titre, démarre sur le martèlement buriné d'un grand récitatif drum'n'bass, avant d'exploser violemment puis de se désagréger en volutes bruitistes, comme si la musique perdait en route des morceaux d'elle-même. «Promis, on ne fera jamais de cover de Radiohead ou de Nirvana», plaisante Johann Bourquenez. Plaistow, à prendre ou à laisser. **L.S.**

rieuse et obsessionnelle, qui semble vouloir tout englober sur son passage.

Surtout, l'album autoproduit traduit un travail et une réflexion d'une profondeur rare, selon un mode opératoire à la fois rigoureux et d'une totale liberté. «On l'a bossé, ce disque, confie Johann Bourquenez. J'ai amené des pistes, des idées de thèmes, de formes. Puis on a travaillé tout ça à trois, dans une parfaite égalité, et les choix se sont imposés peu à peu.»

Si, en concert, Plaistow «peut prendre le temps d'aller ailleurs», laissant de l'espace à l'improvisation entre les différentes «phases» qui structurent les compositions, au disque, le trio façonne la matière sonore avec un soin maniaque, qui ne souffre d'aucune approximation.

### Tournées en Russie

Musique exigeante, certes, mais qui a su trouver son public, grâce à une habile utilisation de l'internet. Tous les disques de Plaistow sont disponibles en téléchargement gratuit. Seule l'édition en CD reste payante. Et ça marche! Avec ce fonctionnement, le groupe touche «exactement» son public et diffuse sa musique «très vite dans le monde entier».

S'il ne roule pas (encore) sur l'or, le trio commence à engranger les bénéfices de son travail de longue haleine. Plaistow donne des concerts dans toute l'Europe et jusqu'en Russie, où le groupe effectuera à l'automne prochain sa quatrième tournée. «On est toujours prêt à partir, lance Johann Bourquenez. Que ce soit pour jouer dans une cave devant quelques personnes ou dans un club de 500 places. On se sent au début de quelque chose, comme si on avait juste passé des petits coins et qu'on percevait enfin le sommet, au loin.» Bon voyage, Plaistow.

**Plaistow: «Lacrimosa»** Téléchargement gratuit ou CD Insubordinations Netlabel en vente sur [www.edogm.net/plaistow](http://www.edogm.net/plaistow)



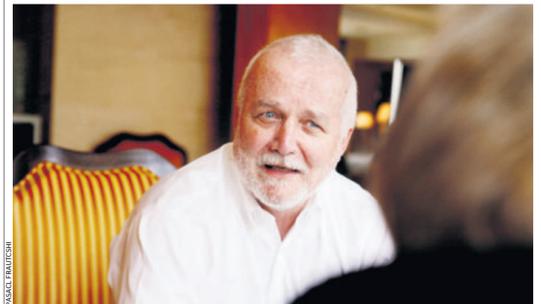
De gauche à droite: Cyril Bondi, Raphaël Ortis et Johann Bourquenez, les trois alchimistes sonores de Plaistow.

RAPHAËLE MUELLER

# Voix et chapitres

## Littérature

### Dans la peau de l'Amérique avec Russell Banks



À 71 ans, Russell Banks produit l'un de ses meilleurs romans: *Lointain souvenir de la peur* claqué à la figure en prenant pour improbable héros un gamin prisonnier dans un corps adulte. Ce Kid, 22 ans, a été condamné à porter un bracelet électronique durant une décennie. Rouquin d'origine irlandaise, il doit encore se tenir à 760 mètres de distance de tout lieu susceptible d'accueillir des enfants. Et dans la banlieue de Miami, ici rebaptisée Calusa, le choix se restreint à une poignée de résidences: l'aéroport, les marais ou une plaine humide sous un viaduc routier. Le Kid a planté son campement dans cette dernière zone. Garçon au physique ingrat, il y survit comme dans une cour des miracles, avec Iggy, un iguane géant, son seul ami intime. Dans cette colonie surréaliste, il côtoie le vrac des violeurs de femmes, d'enfants ou de bébés, d'exhibitionnistes, de pédophiles et autres damnés. Quand il recharge son bracelet, il se sent connecté à la communauté des délinquants sexuels.

«Coupable. Coupable. Coupable», édicte le maigrichon qui – entre l'armée américaine, la Bible et le Tribunal de justice – ne sait plus trop à quelle loi se fier. Russell Banks livre peu à peu les éléments de son dossier. Fils d'une coiffeuse paumée, volage, débordée, le Kid s'est réfugié sur la Toile, aspiré par les sites pornographiques qui le fascinent, lui qui n'a jamais fait l'amour. Porté par une naïveté crasse, il finit par donner rendez-vous à une mystérieuse «BrandiB», 14 ans. Le contenu de son sac à dos donne la mesure de sa bêtise: pack de bière, préservatif et lubrifiant. Piégé, le puceau se retrouve en prison. Le titre original, *Lost Memory of Skin* (*Mémoire perdue de la peau*), cerne mieux l'ambition de Banks, romancier de combat autant qu'anthropologue de l'Amérique. Désormais, suggère-t-il, la frontière entre le corps physique et le fantôme virtuel a pris des contours flous. A ce terrain vague

s'ajoute le champ de bataille d'une société en faillite, où la cellule familiale, et même communautaire, s'est peu à peu dissoute. «La peur des crimes sexuels est devenue une préoccupation nationale, confiait-il ainsi sur France Inter. Ça tient presque du procès des sorcières de Salem. Mais d'où vient cette peur? A mon avis, ça ne relève pas tant du sexe. Ça vient plutôt d'un sentiment profond, enfoui: nous n'avons pas réussi à protéger nos enfants.»

Cuirassé d'expérience, Russell Banks, engagé mais rusé, ne joue pas à l'assistante sociale porteuse de bons sentiments lourdingues. Sa charge contre les errances du système judiciaire américain est dénuée de tragi-comédie quand il introduit teinté de tragédie quand il introduit l'ambigu Professeur. Obèse, boulimique, doté d'un Q.I. qui le classe dans le club des génies, cet universitaire inquiétant colle aux basques du Kid. Il l'interviewe pour ses recherches, propose une solution théorique à sa boueuse déchéance, offre d'intrigantes confidences.

Retrouvant la maestria de *Continents à la dérive* (1994) ou *Sous le règne de Bone* (1995), Banks documente ces personnages l'un par l'autre. Entre le Kid et le Professeur se glisse une ambiance d'*Ile au trésor*, à la Robert Louis Stevenson. Le fantôme aventureux de l'innocent Huckleberry Finn, de Mark Twain, plane encore sur ces destins brisés avec une compassion teintée d'humour. Le roman décolle alors vers le réalisme magique cher à Russell Banks. «Ma vie a été changée par la littérature, c'est l'étoile qui me guide. Cette littérature qui existe depuis aussi longtemps que les êtres humains préservent leurs histoires.» Celle du Kid, il la tatoue à fleur de peau, dans la mémoire universelle. **Cécile Lecoulre**

**«Lointain souvenir de la peur»** Russell Banks, Actes Sud, 444 pages.

## Top 5 des meilleures ventes

### LIVRES

- 1. IQ84 vol. 3, Octobre-décembre**  
Haruki Murakami, Belfond
- 2. Les mondes de Thorgal, Kroiss de Valnor vol. 2**  
Sente et De Vita, Le Lombard
- 3. Et puis, Paulette...**  
Barbara Constantine, Calmann-Lévy
- 4. Journal d'un corps**  
Daniel Pennac, Gallimard
- 5. La femme au masque de chair**  
Donna Leon, Calmann-Lévy

### CD

- 1. Bruce Springsteen**  
Wrecking ball
- 2. Sexion d'assaut**  
L'apogée
- 3. Katie Melua**  
Secret symphony
- 4. Adele**  
21
- 5. Various artists**  
NRJ 200% hits 2012



## Le juke-box de la rédaction

### Pop brésilienne

**Céu**  
«Caravana sereia...» (Six Degrees)



Caetano Veloso voit en Céu le «futur de la musique brésilienne». Trois ans après le

troubant et magnifique *Vagarosa*, ce bizarrement titré *Caravana sereia bloom* donne raison au père du «tropicalismo». La voix de Céu («ciel» en portugais) reste enjouée et sensuelle; son répertoire délicieusement rétro s'épanouit sur un canevas sophistiqué brossé par l'arrangeur Gui Amabis, entre vinyle craquelé, orgue Wuritzer au vibrato fantomatique et guitare électrique délicatement saturée. Mélodique, dansant, léger comme un nuage, l'univers de Céu séduit immédiatement puis révèle lentement sa profondeur, écoute après écoute. Irrésistible. **L.S.**

### Rockabilly

**Wanda Jackson**  
«Rockin'With Wanda» (Hoodoo)



L'an dernier, la pionnière du rock'n'roll Wanda Jackson, la septante bien sonnée, sortait de

sa retraite pour un disque produit par Jack White. Un brin kitsch et lourdaut, le disque. Pour s'en convaincre, rien de mieux que de replonger dans les brûlantes œuvres de jeunesse de la dame. Ses deux meilleurs albums d'époque (1960 et 1961) viennent d'être réédités en un CD. Et c'est de la lave en fusion. La jeune Wanda chante comme une sauvage; elle hurle, feule, rugit, braille à s'en vriller le gosier. Il y a là de vrais morceaux de bestialité adolescente et de luxure animale. Pas toujours très distingués, certes, mais furieusement printanier. **JEST**

### Classique

**Nikolaus Harnoncourt**  
«Walzer Revolution» (Sony)



Sacré Harnoncourt! A 82 ans, le chef viennois, pionnier de l'interprétation «authentique», se saisit du répertoire

le plus traditionnel de la planète classique: cette bonne vieille valse viennoise qui a fait danser tant de têtes couronnées. Pour l'occasion, Nikolaus Harnoncourt retrouve son Concentus Musicus Wien sur instruments d'époque. Ancêtres de la valse viennoise, les *Contredanses* et *Danses allemandes* de Mozart pétillent de mille couleurs, tandis que les miniatures de Johann Strauss Senior et de Joseph Lanner tournoient avec une transparence et une grâce infinies. Pas de joliesse enrubannée ici, mais l'ivresse de la danse dans toute sa fantaisie. Un album éclatant de jeunesse. **L.S.**

### Chanson

**Boulbar**  
«Motor Hotel» (Roy Music)



Bertrand Boulbar aime les «concept albums». Après l'excellent *Requiem pour un champion*, qui racontait la

gloire et la déchéance d'un boxeur dans l'Amérique des années 60, le voilà qui récidive avec un disque en forme de carnet de route à travers les States. En septembre 2010, le chanteur rouennais a sillonné les Etats-Unis d'est en ouest au volant de sa Ford. «Lorsque je choisis un sujet, j'ai besoin de le vivre», explique-t-il. De ces 8000 km en immersion, il ressort une vision passablement désenchantée, ponctuée de bars interlopes et de villes fantômes, un univers à la Bukowski souvent, où les motels miteux respirent la déglings. Sur fond de guitare, une errance assez fascinante. **Ph.M.**

## La B.O. de ma vie

### Du Strauss pour les voisins

Après Los Angeles et avant Genève la saison prochaine, Paris a pu découvrir jeudi dernier, sous les doigts enflammés de Katia et Marielle Labèque, le *Battlefield concerto* pour deux pianos et orchestre du compositeur lausannois Richard Dubugnon. La bande originale de sa vie? Etincelante comme sa musique!

**Premier disque acheté?** Les *Variations Goldberg* de Bach par Glenn Gould (Sony, 1981).  
**La composition qui a changé votre vie?** La *Nuit transfigurée* d'Arnold Schoenberg.  
**Un air à siffloter sous la douche?** *Un air à siffloter* à chanter *Di rigori armato il sero* (air du ténor dans le *Rosenkavalier* de Richard Strauss) sans respect pour mes voisins!  
**Pour danser le samedi soir?** Et pour faire du jogging! *Funk the*



**Richard Dubugnon.** M.S.L.E.T.U.R.C.Q.

*Dumb Stuff* de Tower of Power (*Monster on a Leash*, Sony, 1991).  
**Pour presser le dimanche matin?** La *Symphonie du matin* de Haydn, bien sûr, par l'Orchestre de chambre de Lausanne et Jesús López Cobos (Denon).  
**Une trouvaille récente?** Les *Symphonies 1 et 2* du compositeur York Bowen (Chandos). **L.S.**

## A lire au coin du feu

### Polar

**Kathy Reichs**  
«Les traces de l'araignée»



Toujours aussi friande d'os et de chairs décomposées à gratter, Tempel Dans *Les traces de l'araignée*, treizième roman de Kathy

Reichs, l'anthropologue judiciaire Temperance Brennan, héroïne de la série *Bones*, repart avec le détective Ryan sur une enquête pas piquée des hametons: qui est cet homme en tenue d'infirmerie mort noyé dans un étang du Québec, adepte d'autoérotisme? que sont devenus ces soldats morts au Vietnam en 68 dans le crash d'un hélicoptère? Et ces jeunes gens dont la police n'a retrouvé que quelques morceaux, ont-ils été dévorés par les requins dans les eaux paradisiaques d'Hawaii morts ou vifs? 372 pages haletantes aux Editions Robert Laffont. **P.Z.**

### Dessins

**Martial Leiter**  
«Tous rebelles»



Martial Leiter a 60 ans. Pour fêter l'anniversaire, le Cartoon-museum de Bâle lui ouvre ses salles, tandis que *Les cahiers du dessin* se fendent d'un album. Les lecteurs

spectateurs pourront doublement retrouver l'univers graphique du Neuchâtelois. Un monde noir et amer. Sans espoir. *Tous rebelles* se termine d'ailleurs sur une note dure. Le dernier dessin montre l'exposition des œuvres de ce titre dans un hangar culturel. La foule se presse, mais on y voit surtout le nom des sponsors. Rien n'aura été plus récupéré que la contestation! A part ça, Leiter garde son talent, proche de celui du graveur, avec ses traits croisés. Dommage qu'on le voie aujourd'hui si peu dans la presse. Les cahiers dessinés. **E.D.**

### Roman

**Ariel Kenig**  
«Le miracle»



Le fils du président a échappé à une coulée de boue au Brésil. Le fils de l'actuel président français, cela va sans dire. Autrement, la nouvelle n'intéresserait pas les

journalistes parisiens. Le narrateur de ce court roman a une longueur d'avance sur les autres. Il dispose des photos. Reste encore à les vendre. Et pour cela, il faut une histoire, à trouver vite. Ariel Kenig signe une comédie grinçante sur fond de virtuel, ce miroir aux alouettes. Existe-t-il encore une réalité et, en l'occurrence, présente-t-elle le moindre intérêt? Pour souligner le burlesque de son ouvrage très Rive gauche, Kenig donne aux comparées des noms connus. Le lecteur y croise une Annie Leibovitz et une Bettina Rheims. L'Olivier, 152 pages. **E.D.**

### Bande dessinée

**Mari Yamazaki**  
«Thermae Romae»



En panne d'inspiration, l'architecte romain Lucius Modestus découvre un passage à travers le temps, qui le fait émerger au XXIe siècle... dans un bain japonais! Simple

et efficace, prétexte à de cocasses voyages spatio-temporels, le pitch de *Thermae Romae* a d'abord séduit les lecteurs nippons. Phénomène éditorial, le manga de l'auteure japonaise Mari Yamazaki a dépassé les cinq millions d'exemplaires dans son pays. Une adaptation cinéma est en cours. Prévue en six tomes, la série s'appréhende dans le sens original de lecture. Plaisant, malgré le côté un peu répétitif des histoires et des dialogues traduits dans un français populaire pas toujours crédible. Ed. Sakka, 186 pages. **Ph.M.**